

Préface

par Sébastien Loeb

Je ne peux pas toujours dire oui. Mais là... Je suis très sollicité pour apporter mon aide ou mon parrainage à des projets qui bien souvent le méritent. Malheureusement, mon travail de pilote professionnel pour Citroën me laisse très peu de temps disponible.

Mais l'envie de Frédéric Sausset de courir les 24 Heures du Mans est tout de suite sortie du lot.

Son idée est séduisante et entraînante. Elle démontre une force de caractère incroyable. Je crois que la plupart des gens qui se seraient réveillés comme ça, sans bras et sans jambes, du jour au lendemain, auraient tout laissé tomber.

Je ne me suis jamais mis à sa place. Mais comment aurais-je réagi ? Je ne sais pas. Personne ne peut vraiment le savoir. Ce choc doit être si brutal.

Tu as le droit de renoncer, de dire c'est foutu, à quoi bon, mais lui, au contraire, réagit, reprend goût à la vie, se raccroche à un projet enthousiasmant et ambitieux. J'ai couru les 24 Heures du Mans. C'est une épreuve de très haut niveau, aux exigences incroyables.

La capacité de Fred à se battre est phénoménale. Ça méritait d'être soutenu et encouragé. Aussi, quand il a tenu sa

première conférence de presse, je tenais à être là, à venir au Mans depuis la Suisse, en hélico. Il m'a amené dans sa voiture pour quelques tours du circuit Bugatti. Il a un bon coup de volant, ce qu'il faut pour faire les choses bien. J'espère surtout qu'il y prendra beaucoup de plaisir.

Franchement, j'ai été séduit et impressionné par ce beau projet.

Sébastien Loeb

Le réveil

30 août 2012

Tours, hôpital Trousseau

11 h 18

Je ne suis pas moi. Je flotte quelque part, à la lisière du rêve et de la vie.

Je voyage dans un brouillard désagréable, dans un ailleurs dérangerant. Je suis enfermé, cloîtré, prisonnier.

Je ne réfléchis pas, je ne peux pas, je subis.

Un bruit m'appelle, m'invite à sortir de mon état, de moi-même. Un bip-bip permanent, un bip-bip pénible. J'entends. Je m'ouvre imperceptiblement à l'extérieur. J'essaie de me bouger. Mon corps ne répond pas, mes membres sont figés. Je suis comme paralysé.

Mes paupières, seules, font l'effort de m'obéir. Je vois. J'entends et je vois. Je vois mal, vision restreinte, vision floue. Mes yeux essaient de s'adapter, cherchent à dissiper le flou, font le focus, comme un appareil photo qui tente une mise au point.

Je comprends d'où vient le bruit, le bip-bip : des machines me cernent, me contrôlent. Des écrans, des diodes, des chiffres, des courbes. Un petit cœur clignote.

Mais où suis-je ? Je n'aime pas. Je déteste les éclairages au néon et il y en a partout. Et ces écrans... Ce n'est pas gai du tout ; il va falloir que je sorte d'ici. Qu'est-ce que je fais là ?

Des yeux s'approchent ; je les reconnais immédiatement : Frede, Frédérique, ma femme. Elle est emmaillotée, elle a un masque vert, un calot vert, une blouse verte. Ce n'est pas dans ses habitudes vestimentaires ; ça ne lui va pas. Elle a le regard mouillé, mais elle a l'air heureuse.

— C'est moi, mon ange.

J'essaie de parler, mais quelque chose m'en empêche. Je ne peux pas. J'ai un tube enfoncé dans la gorge. J'ai des tubes partout, des fils partout.

J'ai l'impression d'être défoncé. Oui, ça doit ressembler à ça, la défonce. Je tente de bouger. Je ne peux pas non plus. Je comprends vaguement que ce n'est pas bon. Je replonge, je me rendors. Je m'éclipse. Jour, nuit, jour, nuit... Le temps n'existe plus.

Je me réveille à nouveau. Je ne sais pas depuis quand je dors. Cette fois, ils sont plus nombreux, trois ou quatre. Frede et d'autres blouses. De parfaits inconnus.

— Les médecins vont te dire quelque chose.

Une voix succède à celle de ma femme, clinique, technique, martiale :

— Vous avez eu quelque chose de très grave, mais vous êtes là, c'est le principal. Vous revenez de loin, vous savez. Ce n'est pas encore gagné. Il faut continuer de vous battre. Maintenant, je dois aussi vous expliquer votre nouvelle condition physique. On a malheureusement dû vous amputer de vos bras et de vos jambes, car sinon vous ne seriez pas là aujourd'hui.

Je...

Je cherche à agripper le regard de ma femme. Elle n'a pas de mots. Elle parle avec son visage, ses yeux envahis de

Le réveil

larmes, elle qui d'habitude en est si économe. Elle se glisse entre les machines et les tuyaux. Elle me touche, elle me fait un bisou sur le front.

Je ne sais pas si je comprends.

Je me souviens vaguement : la fièvre, la douleur au côté, le médecin, l'ambulance.

Mes bras ? Mes jambes ? Je ne peux pas bouger. Je ne peux pas voir. Je suis entouré de pansements ; je suis une momie ; je suis Ramsès II.

Je suis trop dans le flou pour tout analyser.

Je suis peut-être juste heureux d'être en vie.

Je ne suis plus tout à fait moi.

Je veux dormir.

Du carnaval à l'opéra

27 juillet 2012

Hôpital de Bayonne

Par Frede Sausset, la femme de Frédéric

Ce sont les fêtes basques à Bayonne. Il n'y a qu'un chemin qui m'intéresse : celui de l'hôpital où mon mari flirte avec la mort. Des voix m'apostrophent, des bras tentent de m'embarquer, des rires et des mots m'invitent à me mêler à la rue. Je ne veux pas, je ne suis pas avec vous, je ne suis pas de votre carnaval.

Ils insistent, sont déguisés en rouge et blanc, sont à contre-courant. Ils font sonner des trompettes, chantent, crient, s'amuse, boivent. Ils ont planté leurs tentes sur les ronds-points ; c'est la fête partout ; ce n'est que la fête. C'est surréaliste.

C'est comme un film intrépide où des méchants courent après le gentil dans une foule qui devient son piège, où le gentil s'essouffle, panique et, forcément, perd. Ce sont deux mondes : moi, seule, angoissée, terriblement angoissée, tout à ma tristesse, et eux qui se marrent, inconscients, qui

bien sûr ne peuvent comprendre, mais qui, tout à leur alcool et à leur bruit, ne m'écoutent pas.

Même l'hôpital semble en fête. Un barnum de la Croix-Rouge est monté devant, prêt à recueillir ceux qui dépasseront leurs limites.

Mon Fred, lui, ne s'est pas amusé. Il est terrassé par un vrai coma. Je vais aux vraies urgences. Il est arrivé le matin en ambulance.

Je me suis d'abord occupée de Chacha, notre petite. Je n'ai pas voulu trop la secouer. Je l'ai fait manger, j'ai mis de l'ordre dans la location, j'ai occupé le temps, je n'ai pas de nouvelles.

Je me présente au guichet. Une secrétaire, bien aimable, douce, me fait asseoir. Il faut attendre, mais je ne peux pas attendre. Chacha m'accompagne. La salle est presque vide. N'y aurait-il que Fred dans le malheur et l'inconnu ? Je suis à l'affût du moindre signe, du moindre bruit. Un médecin arrive, échange tout bas avec la secrétaire. Un petit geste de la tête me désigne. Le médecin s'approche, demande à ma fille de rester là, m'invite à le suivre. Je ne crois rien ; je n'ai que le ventre noué.

Des portes s'ouvrent, se ferment, jusqu'à une toute petite pièce, sans fenêtre, étrange confessionnal, étrange instant où les mots vont asséner un verdict :

— Voilà, votre mari, c'est très grave. Il cumule beaucoup de problèmes : insuffisance respiratoire, choc septique, température très forte, foyer infectieux. On suspecte une infection bactériologique. On a mis en place des parades urgentes et il va entrer au bloc très rapidement.

Il n'est pas là pour verser dans la psychologie ; il a besoin d'informations, m'assaille de questions : les voyages à risques, les vaccins, les antécédents médicaux. Il cherche à comprendre. Il a vu la petite coupure au doigt.

Il faut que je sache ; il faut faire face.

— Ça veut dire que le pronostic vital est engagé ?

— Oui, absolument.

Suis-je encore sur terre ? Je deviens double. J'évolue dans deux dimensions. C'est comme si j'étais au-dessus de moi-même, comme si j'observais une scène qui n'était pas réelle. Le moi mécanique et le moi du dessus s'entrechoquent. Deux moi superposés, mais sans lien.

Fred a chopé un streptocoque A. Une bactérie qui émet, dans de très rares cas, des toxines mortelles en provoquant une nécrose. La mort progresse à une vitesse phénoménale : 12 cm par heure. Presque inéluctable : 80 % des cas, et dans les 2 heures.

Mon mari est sur un brancard. Je lui parle ; il ne répond pas. Il a les yeux ouverts, mais il est shooté. Il est conscient, mais plus tout à fait parmi nous. Ils vont l'opérer.

L'urgentiste a compris. Il a identifié la raison de la fièvre. Il est entré sur un ring invisible, impliqué dans un combat personnel. Il met le bon protocole en pratique. Il injecte du sang en circuit ouvert.

27 juillet 2012. Un funeste compte à rebours s'est déclenché. La mort ou la vie.

J'ai récupéré un téléphone. On l'appellera le téléphone blanc. Les urgences ont le numéro. Presque personne d'autre. Je ne le quitte pas ; je crains que le malheur sonne. Le téléphone est devenu un appendice de moi-même, une suite, un prolongement. Il me sert aussi à envoyer des SMS à ma copine Astrid. À elle de gérer la crise avec l'extérieur, d'informer tous les autres.

27 juillet 19 h 30 : *Fred est parti au bloc : septicémie... Longue intervention, pas de tension, on croise les doigts.*

Fred est désormais dans les bras de la médecine. Je suis condamnée à des tâches domestiques, banales, nécessaires, mais si dérisoires. Retourner à la location, nettoyer, dénicher

un hôtel pour le lendemain, se préparer à rendre les clés. Tâches mécaniques, tâches qui occupent. Chacun son rôle.

On devait rentrer à Blois, retravailler pour les magasins, reprendre le fil de la vie habituelle... Nous voilà partis pour rester durablement à Bayonne, nous résoudre à l'incertitude. La vie prend parfois des contours inattendus.

27 juillet 22 h 05 : *L'opération est finie. Ils essaient de stabiliser. Le cœur s'emballa, la tension est basse, et ses reins sont bloqués. Bref, pas top.*

Dormir, essayer de dormir. Y a-t-il encore des nuits et des jours ? La vie est-elle encore structurée ?

28 juillet 5 h 30 : *Il est en réa, maintenu endormi, fait un choc septique, état stable, rein sous dialyse, et respiration artificielle. Ils cherchent le germe pour adapter les antibiotiques. Pas d'amélioration, mais pas plus grave.*

28 juillet 11 h 30 : *État très critique, mais stable. L'infection ne recule toujours pas. Il est sous machines. Il faut que sa tension remonte. Pour l'instant, non.*

28 juillet 14 h 50 : *Toujours pareil. Je l'ai vu. Ils l'ont intubé et ont scotché ses yeux. C'est impressionnant. J'ai vu aussi le chirurgien réa. Il m'a dit les mêmes choses qu'avant : cas extrêmement grave et rare, tout peut basculer.*

Mon quotidien ne tend plus que vers deux créneaux, deux fenêtres, deux obsessions : les moments où je peux l'approcher, le voir, lui parler, lui murmurer que je suis là, que je l'accompagne, que je ne le lâche pas, qu'il n'est pas seul, qu'il doit tenir.

J'ai droit à deux visites très courtes : une à midi, une vers 18 h. Le reste n'est qu'attente et ennui. Les copains sentent la gravité. Ils arrivent de partout, se relaient. Olivier et Émilie, de Montpellier, n'ont pas hésité.

— Tu te souviens du film *Les petits mouchoirs* ? a lancé Émilie. On est en plein dedans, on abandonne tout, on file à Bayonne.